

Drory, Rina 2000. "Le rôle de la littérature karaïte dans l'histoire de la littérature juive au Xe siècle." *Revue des études juives* 159, 1-2: pp. 99-111.

Rina DRORY
Université de Tel-Aviv

LE RÔLE DE LA LITTÉRATURE KARAÏTE DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE JUIVE AU X^e SIÈCLE*

RÉSUMÉ

Où et quand se situe le début de l'influence arabe sur la littérature juive? Une conception étriquée de la notion de «littérature» place les premiers contacts des Juifs avec la littérature arabe dans la péninsule ibérique. Contre cette idée, nous avançons la thèse selon laquelle ces contacts ont débuté à l'est de l'empire musulman. En effet, si l'on prend en considération l'ensemble de la production littéraire juive de la première moitié du X^e siècle on constate que la littérature rabbanite était gouvernée par des modèles fortement établis de production de textes. Aucun matériau nouveau ne pouvait être incorporé dans un texte rabbanite à moins d'être façonné d'après les modèles classiques et d'utiliser des éléments du répertoire traditionnel. La littérature rabbanite manifestait ainsi tous les symptômes d'une stagnation. Les Karaïtes, en revanche, mus par un refus total de l'idéologie rabbanite et par un désir de poser une alternative à son institution littéraire, étaient à la recherche de nouveaux modèles d'écriture non utilisés auparavant, ce qui les orientait vers le grand répertoire de la littérature arabe, facilement accessible dans la culture environnante. Saadia Gaon combattit l'idéologie karaïte, mais en utilisant les modèles d'écriture mêmes de ses adversaires. Ce faisant, il ouvrit à la littérature rabbanite la possibilité d'utiliser des modèles d'écriture empruntés à l'arabe; ce choix était en effet impossible, tant que ces modèles étaient utilisés uniquement par les Karaïtes. Il reste que l'activité littéraire de Saadia doit être appréciée dans le contexte de l'activité littéraire karaïte. L'ouverture de la voie d'un renouveau de la littérature juive fut la première contribution importante des Karaïtes à la culture juive du début du X^e siècle. La deuxième est l'introduction de l'écriture comme mode de production de texte, alors que la littérature rabbanite antérieure s'était constituée pour l'essentiel sur la base d'une mise par écrit *a posteriori* d'enseignements oraux au départ. La troisième contribution, enfin, fut de fournir un cadre linguistique approprié pour les nouveaux modèles d'écriture: il s'agit de l'établissement d'une division de fonctions entre l'hébreu et le judéo-arabe comme langues d'écriture de la littérature juive.

* Mon propos dans le bref exposé qui suit est d'établir une vue d'ensemble et de présenter une thèse. C'est la raison pour laquelle je n'ai donné ni exemples ni références bibliographiques détaillées. Ces indications sont données dans mon livre Drory 1988, sur lequel se fonde la présente discussion, cf. p. 92.

SUMMARY

When and where did Arabic interference with Jewish literature under Muslim rule first occur? Against a received view which, based on a narrow definition of “literature”, places the earliest Jewish contacts with Arabic literature in Spain, it is argued here that these contacts began in fact in the Muslim East. A consideration of the overall Jewish literary output in the first half of the tenth century shows that Rabbanite literature was governed by strongly entrenched models for text production. No new literary material could be admitted in a Rabbanite text unless it be molded after the classical models and make use of items from the traditional repertoire. Rabbanite literature thus displayed definite symptoms of stagnation. The Karaites, in contrast, motivated by a complete negation of Rabbanite ideology and a desire to supplant its entire literary institution, were in search of new models of writing. The quest for fresh, unused models led them to the large repertoire of Arabic literature, which was readily accessible in their culture. Sa’adya Gaon fought to refute Karaite ideology, using the very same writing models as the Karaites themselves. In so doing he offered Rabbanite literature the option of using reworked writing models appropriated from the Arabic, an option that had been closed to the Rabbanites as long as these models had been associated exclusively with the Karaites. Yet the significance of Sa’adya Gaon’s literary activity must be assessed against that background of the Karaite literary activity. The introduction of this option for change and renewal into Jewish literature was the first major contribution of Karaite literature to the Jewish culture of the early tenth century. The second was that whereas formerly Rabbanite literature had been constituted mostly through writing down oral teachings, Karaite literature introduced writing as an official mode of text production. The third contribution of Karaite writing was the preparation of a language-setting for the new literary models, that is, the establishment of a division of functions between Hebrew and Judeo-Arabic as the languages of writing for Jewish literature.

Dans toute entreprise de recherche, il arrive un moment où se fait sentir le besoin de réexaminer les hypothèses fondamentales, les conceptions de base et les notions théoriques dans le cadre desquelles elle a été élaborée. De nouvelles questions se posent qui ne trouvent pas de réponses dans le cadre admis. Tenter d’y répondre nous amène souvent à une réévaluation, voire une refonte du champ de recherche dans son entier.

Dans le champ de l’histoire de la littérature hébraïque médiévale, l’heure de la réévaluation et de la refonte a sonné. Si nous consultons les travaux réalisés dans ce domaine depuis les années soixante environ, nous constatons qu’ils sont sous-tendus par une conception selon laquelle seuls appartiennent à la «littérature» hébraïque les textes qui portent des «traits poétiques distinctifs»: rythmes, rimes, métaphores et tout ce que nous sommes habitués à identifier comme «caractéristiques littéraires»¹. Ainsi, la «litté-

1. Cette conception sous-tend les travaux de chercheurs comme Schirmann, Pagis, Fleischer, Levin et leurs disciples. Voir par exemple SCHIRMAN (1979); PAGIS (1976); FLEISCHER (1975; 1984); LEVIN (1968; 1977). Elle est également représentée explicitement dans la structure des programmes de littérature hébraïque dans les universités israéliennes.

rature» hébraïque au X^e siècle comprendrait essentiellement de la poésie (sacrée et profane) et, dans une certaine mesure, le *midrash*. Le reste des textes écrits à cette époque et qui constituent la majorité de la production littéraire est considéré, selon cette conception implicite, comme «non littéraire»; ayant une existence en dehors de la «littérature», il n'est pas objet de la recherche littéraire.

Tant que la recherche traite des textes qu'elle s'est choisis et de leur littérarité comme un sujet en soi, cette approche est satisfaisante; mais dès que surgissent des questions relatives au contexte historique, c'est-à-dire à l'histoire de la littérature hébraïque, à son évolution et à ses mutations, le caractère problématique de cette approche éclate dans toute son acuité. Car elle nous conduit, de façon arbitraire et injustifiée, à ne nous intéresser qu'à un secteur réduit de l'ensemble de la production littéraire de l'époque, sans aucune certitude ou, à tout le moins, sans hypothèses justifiées, que ce soit dans ce secteur précis qu'aient eu lieu les événements les plus significatifs du point de vue de l'évolution historique.

Il s'ensuit que des processus d'une importance capitale risquent de nous échapper, et des questions historiques fondamentales de demeurer sans réponse. Dès lors qu'il est impossible de répondre de façon satisfaisante aux questions qui se posent dans le cadre de cette conception établie, il est grand temps de la réexaminer et de la réévaluer à neuf.

Une des questions que l'on ne peut résoudre dans le cadre d'une conception étroite de la littérature porte sur le fait probablement le plus central dans l'histoire de la littérature hébraïque au X^e siècle, à savoir les débuts de ses contacts avec la littérature arabe. Les textes hébraïques les plus anciens dont nous disposons et qui ont été écrits en Espagne à partir de la deuxième moitié du X^e siècle (par exemple les textes de Menaḥem ben Saruq, de Dunash ben Labraṭ, et ceux de leurs disciples) portent déjà l'empreinte des modèles littéraires arabes. En revanche, les textes hébraïques écrits en Orient peu de temps auparavant (par exemple, ceux de Saadia Gaon, dans la première moitié du X^e siècle) ou même simultanément ne portent, ou peu s'en faut, aucune empreinte des modèles arabes du genre de celles qui sont aisément repérables dans les textes espagnols.

Pour quelles raisons aucune influence arabe n'est-elle reconnaissable dans la littérature hébraïque en Orient musulman, malgré trois siècles d'existence juive au sein de la culture musulmane, dont près de deux auprès d'une littérature arabe déjà constituée, tandis que la littérature hébraïque en Espagne porte des signes évidents d'une telle influence dès ses débuts? Où donc faut-il voir les débuts des contacts avec la littérature arabe, et en quoi consistent-ils? Est-ce en Espagne, où les premiers emprunts se manifestent

sous forme de contacts littéraires déjà avancés? Ou plutôt en Orient, où il n'existe pourtant presque pas de signes de contacts littéraires du genre de ceux qui existent en Espagne?

Est-il vrai cependant que la littérature juive en Orient ne manifeste aucun signe de contact avec la littérature arabe avant la période espagnole? Pour tenter de répondre à ces questions, nous ne devrions pas nous contenter de prendre en considération uniquement la poésie sacrée, le peu de poésie profane composée en Orient et certains aspects de la littérature midrashique, et rien de plus. En vertu de quels critères, en effet, serions-nous autorisés à déclarer ces textes seuls dignes de constituer la «littérature hébraïque» de l'époque, à l'exclusion du reste de la production littéraire diversifiée contemporaine, qui deviendrait du même coup l'objet d'étude de disciplines autres que celle de l'histoire littéraire? Bref, la conception de la littérature hébraïque telle qu'elle existe aujourd'hui dans la conscience des chercheurs est-elle conforme à la structure du système littéraire de l'époque?

Pour se rendre compte de ce qui se passait en littérature hébraïque en Orient au X^e siècle, il faudrait, nous semble-t-il, prendre en considération la totalité du riche corpus des textes écrits par les juifs et dont nous disposons, sans être prisonniers d'une conception simpliste de la littérature. Apparemment, il n'y a là rien de nouveau. La conception de la littérature proposée ici sous-tend en fait déjà l'étude de la littérature hébraïque médiévale depuis ses débuts jusqu'à la moitié de ce siècle². Pour les chercheurs qui ont délimité le corpus de la «littérature hébraïque» au Moyen Âge, il n'y avait pas de différence essentielle entre des textes halakhiques, midrashiques, mystiques, exégétiques, liturgiques, poétiques, des textes de théorie grammaticale ou des textes appartenant à la littérature des *hasagot* (réfutations), qu'ils fussent écrits en hébreu, en araméen, en arabe ou en persan. Mais la conception proposée ici diffère de cette approche en ceci qu'elle considère la littérature non pas comme un ensemble de textes ou de genres littéraires ayant tous un statut égal, mais bien plutôt comme un système, c'est-à-dire un ensemble comportant des relations hiérarchiques. Dans ce système, il y a un centre et des périphéries; il comprend des textes ayant un statut canonique officiel, prestigieux; et d'autres qui ont un statut non canonique, non officiel et peu prestigieux.

L'étude des textes juifs d'Orient, que l'on peut dater plus ou moins du début du X^e siècle, permet d'y distinguer deux grands ensembles: a) la littérature rabbanite: l'ensemble des textes transmis oralement ou écrits dans

2. Voir les travaux de STEINSCHNEIDER (1902); PINSKER (1860); MANN (1931); GINZBERG (1929), et en général les travaux de Scheiber et de Havermann pour nous en tenir à quelques exemples.

les cercles rabbanites (aussi bien en Babylonie qu'en Palestine ou dans d'autres cercles périphériques); *b*) la littérature karaïte, c'est-à-dire l'ensemble des textes écrits dans les cercles karaïtes.

En distinguant la littérature rabbanite de la littérature karaïte, j'entends proposer non une distinction entre des idéologies religieuses, mais bien plutôt entre des institutions littéraires, c'est-à-dire entre deux ensembles de textes qui se différencient par leur répertoire de genres littéraires, par les modèles littéraires qu'ils mettent en œuvre, par leur âge, par leurs réactions l'un sur l'autre. De ce point de vue, on peut considérer que jusqu'à l'activité de Saadia Gaon la littérature rabbanite et la littérature karaïte sont deux systèmes indépendants. Toutefois, ils ne sont pas totalement coupés l'un de l'autre. Étant donné que chaque système se percevait comme la seule et unique «littérature véritable» des juifs et aspirait à être seul reconnu par le public juif, on est en droit de voir en eux deux parties d'un même système, à savoir la littérature juive de l'époque. Du fait de l'hégémonie du judaïsme rabbanite dans le monde juif, les textes produits pour servir de moyen d'expression à l'idéologie rabbanite officielle (textes halakhiques, *midrash*, poésie liturgique) revêtent un statut canonique. Les modèles littéraires suivant lesquels ils sont produits sont ses modèles officiels bien que non exclusifs, comme nous le verrons plus loin. Si, pour la commodité de l'analyse, nous laissons provisoirement de côté l'activité littéraire de Saadia Gaon, atypique dans la littérature rabbanite, nous obtenons le tableau suivant des modèles rabbanites.

Dans la *halakha*, le domaine le plus important et le plus prestigieux, prévalent toujours les normes littéraires relatives à la production et à la transmission orales des textes. Ce sont là les normes officielles de l'activité halakhique: par suite de leur prédominance dans la littérature rabbanite pendant une très longue période (depuis l'époque du Second Temple), des modèles d'écriture officielle ne se sont point développés, l'écriture restant confinée au domaine privé et non officiel. Ainsi, lorsque la consolidation de l'hégémonie des *yeshivot* (académies talmudiques) babyloniennes dans le monde juif créait le besoin d'un modèle d'écriture officielle, c'est le modèle de l'épître qui l'a comblé. Ce modèle avait traditionnellement un statut «hors littérature» (dans le contexte rabbanite: absence de statut sacré), c'est-à-dire qu'il était un modèle auquel ne s'appliquaient point les lois de la littérature. Aussi pouvait-il remplir la fonction qui consiste à transmettre le message de la *halakha* sans déroger aux normes officielles de la transmission orale. En effet, nous constatons à cette époque, d'une part, l'essor de la littérature des *responsa*, qui suivent le modèle de l'épître, et d'autre part, l'absence de compositions halakhiques.

Dans d'autres domaines de la littérature rabbanite, par exemple le *midrash*, dominait un modèle classique qui, comme l'indiquent les exemples conservés par écrit, servait à l'origine à la composition orale et dont les normes et le répertoire avaient été fixés des siècles auparavant. L'idéologie littéraire qui régissait ce modèle prônait d'accepter pleinement le modèle des générations anciennes et de consacrer tous les efforts créatifs à le reproduire et à le reconstituer. En conséquence, on s'efforçait de dissimuler le fait que la composition était contemporaine, et de la présenter comme antique; on l'attribuait à un personnage ancien (en règle générale un personnage de la Mishna ou du Talmud: *Pirqé de Rabbi Éléazar, Tana de-bei Éliyahu, Alpha bêta de Ben Sira...*), ou bien on la présentait comme une composition anonyme, transmettant un message collectif supratemporel, en effaçant tout détail susceptible de renseigner de manière directe sur l'époque et le lieu de la composition: les détails de réalité concrète, les toponymes, les dates, etc., sont omis et remplacés par d'autres qui se réfèrent à l'Antiquité.

Les modèles rabbanites sont, à cette époque-là, hautement codifiés: un matériau littéraire nouveau ne pouvait s'intégrer dans un texte rabbanite qu'après avoir été adapté aux modèles en vigueur et qu'après que les détails modernes avaient été remplacés par d'autres, puisés au fonds permanent de cette littérature. Ce sont là des signes attestant que la littérature rabbanite était entrée dans un état de stagnation. Ce fait explique pourquoi, malgré trois siècles de présence du judaïsme dans un environnement culturel musulman, le contact entre la littérature juive canonique, c'est-à-dire rabbanite, et la littérature arabe, n'était pas possible.

À côté de la littérature rabbanite se développe, à cette époque, une nouvelle littérature, la littérature karaïte. Celle-ci a évolué à partir d'une négation de la littérature rabbanite tout entière, de la volonté de l'évincer et de la remplacer par une autre. Conformément à ce qui caractérise les relations entre une littérature officielle et une autre, non officielle, la littérature rabbanite ne reconnaissait pas l'existence de la littérature karaïte et ignorait totalement ses modèles (à l'exception de Saadia Gaon). La littérature karaïte, en revanche, se définissait par opposition à la littérature rabbanite et construisait ses modèles littéraires de sorte qu'ils fussent totalement différents des modèles rabbanites. Contrairement à la littérature rabbanite, constituée et ancienne, la littérature karaïte est, à cette époque, relativement jeune (ses textes les plus anciens, ceux de Anan ben David puis ceux de Benyamin An-Nahawandi, avaient cent à cent cinquante ans au plus) et elle est en plein essor.

La volonté de poser un antagonisme littéraire à la littérature rabbanite amenait les karaïtes à se tourner vers la contrepartie traditionnelle à la

tradition orale au sein de la littérature juive, à savoir la Bible. En vue de mettre en œuvre cette alternative, c'est-à-dire d'en faire un système littéraire, ils avaient besoin de modèles littéraires leur permettant d'établir un nouveau répertoire fondé sur la Bible et de produire des textes nouveaux grâce auxquels leur idéologie pourrait s'exprimer. Ils considéraient les modèles rabbanites comme disqualifiés, ceux-ci se confondant, à leurs yeux, avec l'idéologie rabbanite qu'ils rejetaient. Le besoin d'autres modèles, disponibles, les a conduits à se tourner vers le grand fonds de la littérature arabe qui leur était accessible dans la culture environnante. Ils ont mis sur pied leur contrepartie, fondée sur la Bible, en utilisant des modèles littéraires empruntés à la littérature arabe. Le recours à la littérature arabe, comme source de modèles littéraires, a donc commencé dans la périphérie de la littérature juive, dans ses domaines non canoniques, par besoin de modèles littéraires pouvant remplacer les modèles officiels et canoniques.

L'emprunt est né en tant que solution disponible à un problème au sein de la culture juive elle-même; il n'est pas le résultat de la reconnaissance de la supériorité de la littérature arabe et, partant, d'une volonté de l'imiter, comme ce fut le cas deux générations plus tard en Espagne. En fait, les karaïtes s'opposaient ouvertement à tout rapprochement avec la culture arabe. La littérature karaïte contient des prises de position explicites contre le rapprochement des juifs de la culture arabe, contre l'acceptation des coutumes arabes, contre l'engouement pour l'étude des sciences arabes (attitude qu'ils attribuent aux rabbanites)³. Cette opposition est exprimée par ces auteurs karaïtes mêmes qui, dans leur pratique littéraire, avaient adopté les modèles arabes: Daniel al-Qûmisî, Salmon ben Yeroḥim, Sahl ben Maṣṣliḥ.

Ainsi, j'ai décrit la situation où se trouvait la littérature rabbanite, centre du dispositif littéraire juif: elle était en stagnation et ses modèles de production littéraires montraient des symptômes de pétrification. En revanche, dans la périphérie de ce dispositif, dans la littérature karaïte, s'était créée une situation qui avait rendu possible la pénétration de modèles nouveaux.

La présentation de cette nouvelle option en vue d'un changement et d'un renouvellement dans la littérature juive est *la première contribution importante de la littérature karaïte à la littérature juive* au début du X^e siècle. Dans la littérature karaïte étaient jetées, pour la première fois, les bases nécessaires à la constitution d'un nouveau répertoire de modèles littéraires

3. Voir les propos de Daniel al-Qûmisî (MANN, 1931, 77-78); de Salmon ben Yeroḥim (PINSKER, 1860: II, 134; NEUBAUER, 1866: 109-110); et de Sahl ben Maṣṣliḥ (PINSKER, 1860: II, 32; HARKAVY, 1970: 201). Ces positions appartiennent au cercle karaïte en Palestine. Autre est l'attitude de al-Qirqisânî, installé en Babylonie et versé dans la culture arabe.

destinés à la littérature juive qui, pour peu qu'elle sache l'exploiter, pourrait y trouver une issue à son état de stagnation. Toutefois, suffit-il de montrer les possibilités de changement pour produire le changement de manière effective? Dans un système littéraire où l'opposition entre la littérature officielle et la littérature non officielle a été aussi importante que ce fut le cas dans la littérature juive au début du X^e siècle, le seul fait que les modèles empruntés à la culture arabe le fussent *via* la littérature karaïte suffisait pour leur valoir l'étiquette de «karaïte», c'est-à-dire hérétique, et les rendre, *ipso facto*, inaptes à être utilisés par les auteurs rabbanites.

Néanmoins, à partir de la seconde moitié du X^e siècle, les modèles arabes pénètrent, de manière massive, dans la littérature rabbanite et y acquièrent bientôt droit de cité. L'introduction des modèles identifiés comme karaïtes dans la littérature rabbinique fut rendue possible grâce, notamment, à l'entreprise littéraire de Saadia Gaon, qui servit d'intermédiaire entre les littératures karaïte et rabbanite. Saadia Gaon a écrit des textes polémiques contre l'idéologie karaïte et s'est efforcé de la réfuter. Ce faisant, il s'est cependant servi précisément des mêmes modèles d'écriture que les karaïtes. Ainsi, il a coupé le lien entre les modèles d'écriture et l'idéologie karaïtes et frappé de nullité leur identification univoque comme karaïtes, c'est-à-dire disqualifiés, par le lecteur rabbanite. Aussi sont-ils devenus des modèles d'écriture neutres, voire exprimant une idéologie rabbanite explicite. Saadia Gaon a donc ouvert à la littérature rabbanite l'option d'utiliser les modèles d'écriture adaptés de l'arabe, disqualifiés tant qu'ils servaient exclusivement aux karaïtes. La rapidité avec laquelle ils ont acquis droit de cité à la suite de l'activité de Saadia Gaon montre à quel point la littérature rabbanite avait besoin de possibilités nouvelles qui la fissent sortir de sa stagnation.

Il convient de noter que, d'un point de vue chronologique, l'entreprise littéraire de Saadia Gaon est contemporaine de celle d'une partie des auteurs karaïtes, et que l'essentiel de la littérature karaïte a même été produit durant les générations suivantes. En outre, dans les écrits de Saadia, les indices de contact avec la littérature arabe sont nombreux, variés et plus amples que dans la littérature karaïte. Il est cependant impossible de comprendre le sens de l'entreprise littéraire de Saadia Gaon sans tenir compte du contexte de l'activité littéraire karaïte, toile de fond de celle-ci. Dans l'histoire de la littérature juive au X^e siècle, la personnalité de Saadia est d'une importance telle que nous l'avons transformée en figure de proue de la littérature rabbanite de l'époque. Nous devons, cependant, l'évaluer dans son contexte historique, et non tel qu'il a survécu dans notre mémoire historique. N'oublions pas que son entreprise littéraire est extrêmement atypique

dans la littérature rabbanite de son temps, et ressemble beaucoup à celle des karaïtes. Saadia Gaon a réorganisé la littérature rabbanite; mais cette réorganisation, telle qu'il l'a proposée, a été rendue possible, dans une large mesure, par le précédent karaïte.

La deuxième contribution importante de la littérature karaïte à la littérature juive au X^e siècle est l'introduction de l'écriture comme mode de production officiel de textes. La littérature rabbanite avait pour l'essentiel conservé l'antique tradition de production et de transmission orales des textes, en s'abstenant de toute activité institutionnalisée de rédaction. Dans la littérature rabbanite, de nombreux indices attestent que la transmission ou la conservation orale d'un texte était le signe de son statut canonique et de l'infériorité de principe d'un texte écrit par rapport à un texte transmis oralement. Le statut officiel du texte écrit a été exclusivement réservé à la Bible. Néanmoins, en raison de son caractère sacré, la Bible ne pouvait, bien entendu, constituer une source de modèles d'écriture productifs. La majorité des textes rabbanites dont nous disposons attestent, par leur structure et leur organisation (ou plutôt l'absence d'organisation), de leur statut non officiel de textes destinés à l'usage privé, et non public: il en va de même pour les notes personnelles, les mémentos (listes à mémoriser de sujets traités oralement) ou les brouillons d'œuvres dont l'exécution officielle était orale (par exemple, les recueils de *midrashim* destinés à être utilisés dans les sermons). Le statut inférieur de l'écrit par rapport à la composition orale a probablement été à l'origine de l'absence de modèles d'écriture constitués et acceptés dans la littérature rabbanite avant Saadia Gaon et du nombre réduit des compositions.

Si nous comparons le nombre de compositions karaïtes qui nous sont connues, soit parce qu'elles sont conservées intégralement ou partiellement, soit parce qu'elles sont citées dans certaines sources, au nombre de compositions rabbanites de cette époque (à l'exclusion de celles de Saadia), nous constatons que le nombre des compositions karaïtes est beaucoup plus important. Chaque auteur karaïte important de cette époque a donné plusieurs ouvrages. Dans la littérature karaïte, en effet, la composition écrite a acquis sa légitimité et a joui d'un statut officiel. À cela, il y a plusieurs raisons: *a*) les karaïtes avaient un grand besoin polémique, résultant du fait qu'ils étaient une secte dissidente qui se démarquait et luttait pour son identité. Ce besoin et le vide créé par le rejet de la littérature rabbanite ont créé une incitation à écrire et à produire des textes nouveaux, différents des textes rabbanites; *b*) les karaïtes n'avaient pas, derrière eux, une longue tradition d'étude et de transmission orales qui se fût identifiée avec les textes transmis au point de devenir sacrée elle-même et, par conséquent, impossible à

transgresser; c) les karaïtes ont vécu au contact d'une culture écrite développée. En effet, bien que la littérature arabe tienne en estime la transmission orale, dans la pratique de cette époque la norme de la transmission orale avait cessé de prévaloir depuis longtemps⁴. La littérature arabe est déjà une littérature de textes écrits: l'écriture sert à transmettre l'héritage culturel considérable qui avait été rassemblé et transmis oralement (poésie et *hadith*) et, bien entendu, à produire de nouveaux textes. Pour ces raisons, rien n'empêchait la littérature karaïte de faire de la composition écrite son instrument d'expression principal et de lui conférer le statut officiel qu'elle n'avait pas dans la littérature rabbanite.

Avec l'accession de la composition écrite au statut officiel au sein de la littérature karaïte a été établie, une nouvelle norme pour la structure de ces compositions. Les rares compositions rabbanites étaient caractérisées, nous l'avons dit, par l'absence d'une structure uniforme et par le manque de systématisme. En principe, il s'y était perpétué la structure de la «composition orale». La littérature karaïte a fixé un modèle nouveau de composition de textes écrits destinés à un public et non pas à l'usage privé. L'écrit avait cessé d'être un memento dont la réalisation essentielle et officielle était orale; il était devenu une unité littéraire à part entière, ayant une valeur propre et consciente de sa forme littéraire. C'est une composition à structure méthodique, divisée en chapitres et en thèmes, comportant une introduction méthodologique, écrite à la première personne et attribuée à son véritable auteur. La composition, en tant que modèle officiel d'écriture, a servi aux karaïtes, qui visaient à construire leur propre littérature, comme contrepartie des modèles rabbanites. Saadia Gaon a exploité cette possibilité et, en transformant la composition en modèle d'écriture distinctif dans tous les domaines, il l'a arrachée à son identité karaïte, la rendant ainsi apte à être utilisée dans la littérature rabbanite. L'appropriation rapide de ce modèle au sein de la littérature rabbanite à partir de Saadia atteste, cette fois encore, à quel point le besoin d'un tel modèle était grand et grande la disposition à l'intégrer.

Le troisième rôle joué par la littérature karaïte dans l'histoire de la littérature juive fut la préparation d'un dispositif de langues à même de servir les nouveaux modèles littéraires. Il s'agit de la fixation du partage des rôles entre l'hébreu et l'arabe, en tant que langues écrites de la littérature juive. La diglossie traditionnelle hébreu-araméen au sein de l'écrit cède la place à une diglossie nouvelle hébreu-arabe, l'arabe remplaçant l'araméen. Toutefois, il ne s'agissait pas d'une substitution «automatique», allant de soi; le

4. Voir l'étude de Goldziher sur l'évolution de la notion de *ijâzah* dans la littérature arabe (GOLDZIHNER, 1971: II, 175-180).

rejet de l'araméen comme langue d'écriture, essentiellement par les karaïtes, avait rompu l'ordre traditionnel des relations entre les langues dans le système, ouvrant la voie à une compétition entre toutes les options linguistiques en vue de l'acquisition du statut de langue écrite. Ainsi Benjamin al-Nahâwandî avait-il posé très tôt dans la littérature karaïte la possibilité d'utiliser l'hébreu comme langue écrite exclusive (voire, apparemment, comme langue orale)⁵, mais cette possibilité fut abandonnée en fin de compte. Daniel al-Qûmisî, né en Iran et vivant à Jérusalem durant la première moitié du X^e siècle, a écrit la majorité de ses compositions en hébreu, à en juger d'après les fragments dont nous disposons. En revanche, Salmon ben Yeroḥim et Sahl ben Maṣṣliah, tous deux de Jérusalem et appartenant à la génération suivante, écrivirent une partie de leurs compositions en hébreu et l'autre en arabe. Quant à Yaphet ben Élie, une génération plus tard, il a écrit exclusivement en arabe (du moins d'après les documents dont nous disposons) et il en va de même pour les auteurs karaïtes qui lui ont succédé.

Ainsi, l'hébreu n'était pas devenu la langue écrite exclusive de la littérature karaïte. L'option d'utiliser l'hébreu en tant que langue écrite avait été proposée et des efforts fournis pour la réaliser, mais elle a progressivement été abandonnée dans certains genres, la place étant prise par l'arabe. Pour transformer l'hébreu en langue d'écriture, il fallait mettre sur pied un système entier de formes linguistiques et stylistiques répondant aux besoins de l'écrit. Or en raison de contraintes diverses — notamment la volonté de s'abstenir, dans la mesure du possible, d'utiliser la langue rabbanite qui (du moins dans les domaines de la *halakha*) pouvait proposer des formes disponibles et la situation de la langue biblique comme langue classique morte — il était apparemment plus aisé de construire des formes linguistiques dans le domaine littéraire que pour d'autres usages.

Dans les genres où il était plus difficile, eu égard aux possibilités qu'offrait l'hébreu, de construire des formes appropriées en un court laps de temps et où il en existait en arabe, l'hébreu a été abandonné au profit de l'arabe. Ce fut le cas, par exemple, dans l'exégèse biblique karaïte. Le style hébreu de Daniel al-Qumṣî en exégèse témoigne clairement de l'absence en hébreu d'une forme appropriée à l'exégèse biblique, des grandes difficultés éprouvées pour la création d'une telle forme et de la grande prégnance de

5. Voir les propos d'al-Qirḳisânî (émis dans le contexte d'une discussion sur la question de savoir si un serment invoquant le nom de Dieu est valable s'il n'est pas prononcé en hébreu): «il y a ici aussi une réponse de Benjamin, concernant son affirmation que nous devrions converser uniquement en hébreu» (AL-QIRQISÂNÎ, 1939-1953: IV, 645). De même, les restes littéraires al-Nahâwandî, qui comportent des fragments d'un livre de commandements et de commentaires de la Bible, sont tous rédigés en hébreu.

l'arabe dans l'écriture de l'hébreu, à telle enseigne que de nombreux termes et tournures arabes étaient souvent incorporés au texte hébreu. De fait, les exégètes karaïtes de la génération suivante avaient complètement renoncé à l'emploi de l'hébreu dans l'exégèse biblique et écrivaient en arabe dans ce domaine.

L'option adoptée, en définitive, est la suivante: l'arabe remplissait la fonction de communication, tandis que l'hébreu remplissait la fonction «littéraire esthétique». Dans un texte écrit en arabe, c'est la compréhension qui importe le plus, alors que dans un texte écrit en hébreu, il importe à l'auteur que les choses soient formulées élégamment et dans un style élevé. Avant que ce partage des rôles entre l'hébreu et l'arabe ne fût définitivement établi, il y eut une période transitoire où les mêmes textes étaient rédigés en deux versions, arabe et hébraïque, c'est-à-dire une période où les deux langues se disputèrent le même secteur littéraire, chacune remplissant une fonction de l'écrit distincte. Tel fut le cas dans la littérature des réfutations à laquelle et les karaïtes et Saadia Gaon ont contribué. L'incertitude quant à la question des langues, jusqu'à ce que le partage des rôles soit définitivement arrêté, concerne essentiellement la littérature karaïte. Bien entendu, Saadia Gaon y a contribué pour sa part, mais il s'est orienté dans des directions différentes de celles de la littérature karaïte.

La question des contacts avec la littérature arabe en Orient au X^e siècle montre, à mon avis, qu'il est impossible de traiter des questions de l'histoire de la littérature juive à cette époque sans tenir compte de toute la production littéraire et des relations qu'entretenaient les différents ensembles en son sein: à savoir toute la littérature rabbanite, et non seulement ce qui est considéré comme «littéraire»; mais aussi et surtout la littérature karaïte, où eurent lieu les faits les plus significatifs de l'évolution de la littérature juive à cette époque. La littérature karaïte a rempli, dans l'histoire de la littérature juive au X^e siècle, un rôle très important: elle a montré la possibilité du maintien d'une dynamique au moment où le centre du dispositif littéraire donnait des signes de stagnation. Elle a présenté des modèles littéraires empruntés à l'arabe, intégré l'écriture en tant qu'activité officielle au sein de la littérature, et préparé le partage des rôles en littérature entre les langues écrites.

BIBLIOGRAPHIE

- DRORY, R., *Reshit ha-maga'im shel ha-sifrut ha-yehudit 'im ha-sifrut ha'aravit ba-me'ah ha-'asirit*, Tel Aviv, 1988.
 FLEISCHER E., *Shirat ha-qodesh ha-'ivrit bimey ha-beynayim*, Jérusalem, 1975.

- FLEISCHER, E., *Ha-yoşrot be-hithawwutam we-hitpathutam*, Jérusalem, 1984.
- GINSBERG, L., *Geniza Studies in the Memory of Dr. S. Schechter*, New York, 1929.
- GOLDZIHNER, I., *Muslim Studies*, Londres, 1971.
- HARKAVY, A.A., *Me'asef Nidaḥim*, Jérusalem, 1970².
- LEVIN, I., «*Shirey ha-milḥamah shel Shmu'el ha-Nagid 'al reqa' shirat ha-gibborim ha-'aravit ha-'atiqah*», *Ha-Sifrut* 1, Jérusalem, 1968, p. 343-367.
- LEVIN, I., «*Ha'et we-ha-parash ('al 'shirah yetoma' shel Yosef Ḥasday, we-'al ha-qaşsida be-shirat ha-ḥol bi-Sefarad)*», *Z. Mal'akhi* (éd.) *Meḥqarim ba-sifrut ha-'ivrit shel yemey ha-beynayim muqdashim le-A.M. Habermann*, Jérusalem, 1977, p. 143-173.
- MANN, J., *Texts and Studies in Jewish History and Literature*, New York [Philadelphie], 1972 [1931].
- NEUBAUER, A., *Aus der Petersburger Bibliothek*, Leipzig, 1866.
- PAGIS, D., *Ḥiddush u-masoret be-shirat ha-ḥol*, Jérusalem, 1976.
- PINSKER, S., *Liqqutey qadmoniyot. Zur Geschichte des Karaismus und der karaischen Literatur*. Jérusalem [Vienne], 1968 [1860].
- AL-QIRQISÂNÎ, Y., *Kitâb al-Anwâr wa-l-marâqib*, éd. L. NEMOY, New York, 1939-1943.
- SCHIRMANN, H., *Le-toldot ha-shirah we-ha-dramah ha-'ivrit*, Jérusalem, 1979.
- STEINSCHNEIDER, M., *Die arabische Literatur der Juden*, Francfort-s.-Main, 1902.